

enfants de Charlieu dans une profonde ignorance et sujets à tous les vices qui l'accompagnent ordinairement. Leur tâche, pendant quelque temps, fut rude et sans consolation ; mais, par leur zèle, leur dévouement et leur patience, ils obtinrent enfin un succès complet ; et depuis, cette école a toujours été une des plus florissantes de l'institut. L'autre école, fondée à cette même époque, est celle de Chavanay. M. Gaucher, curé de cette paroisse, vint lui-même demander les frères, et se chargea en partie des premiers frais de l'établissement. Les habitants de Chavanay témoignèrent le plus vif empressement pour avoir les frères. Une députation des notables fut envoyée à l'Hermitage pour les conduire à leur poste, et l'école, ayant toutes les sympathies de la population, réunit, dès les premiers jours, tous les enfants de la commune.

Vers la fête de la Toussaint de 1824, le Père Champagnat fut déchargé du vicariat de La Valla. Jusqu'alors, pendant la construction de la maison, il montait tous les samedis au soir à La Valla pour confesser et pour dire la sainte messe le dimanche. Devenu entièrement libre de toute occupation étrangère à son œuvre, il se livra exclusivement au service et au bien de la communauté.

L'hiver fut employé aux travaux intérieurs de la maison. Comme d'habitude, le Père était toujours à la tête des ouvriers, menuisiers, plâtriers, etc. ; et les travaux furent poussés avec tant d'activité, que, dans le courant de l'été de 1825, la communauté put s'installer dans la nouvelle maison. La chapelle aussi fut terminée et rendue propre au service divin. M. Dervieux, curé de Saint-Chamond, délégué par Mgr l'archevêque, vint la bénir le 15 août, fête de l'Assomption de la sainte Vierge. Le saint prêtre, dont les sentiments avaient bien changé à l'égard de M. Champagnat et de sa congrégation, fit don à la chapelle d'une garniture de chandeliers qui servirent le jour même de la bénédiction.

CHAPITRE TREIZIÈME

M. Courveille se joint au Père Champagnat. Ses intrigues pour se faire nommer supérieur. M. Champagnat tombe dangereusement malade. Etat déplorable de la communauté pendant cette maladie.

Aux tribulations, aux persécutions venues du dehors et aux embarras de la construction d'une vaste maison, succéda une croix d'un autre genre et qui fut plus pénible au pieux Fondateur que tout ce qu'il avait souffert jusqu'alors. A cette époque, deux ecclésiastiques de la réunion formée au grand séminaire pour fonder l'Institut des maristes s'adjoignirent au Père Champagnat. Ces ecclésiastiques étaient M. Courveille, curé d'Epercieux, et M. Terrailon, aumônier des ursulines de Montbrison. M. Courveille prétendait avoir eu le premier la pensée de fonder la société des maristes, et, à ce titre, il s'établissait le supérieur général des frères. Le Père Champagnat, qui ignorait alors les desseins de Dieu sur la société des prêtres, qui avait une haute idée de M. Courveille et une très basse opinion de lui-même, ne fit pas la moindre difficulté pour lui laisser prendre la qualité de supérieur et pour le faire regarder comme tel par tous les frères. Comme la société des Pères maristes et celle des frères, dans la pensée de tous, se confondaient alors en un seul et même projet, et que l'on croyait que ce ne devait être qu'une seule œuvre sous un chef unique, les frères ne témoignèrent aucune peine de ce nouvel état de choses. D'ailleurs, ils comptaient que le Père Champagnat serait toujours à leur tête, que M. Courveille n'exercerait sur eux qu'une direction générale et se réserverait spécialement pour

les prêtres. Dans cette pensée, ils continuèrent à s'adresser pour toutes choses au Père Champagnat, et ils agirent avec lui comme par le passé. M. Courveille, voyant que, malgré son titre de supérieur général, les frères le laissaient et recouraient toujours au Père Champagnat, conçut le projet de se faire nommer, spécialement et exclusivement à tout autre, pour diriger les frères. Avant de rien entreprendre, il s'efforça de gagner la confiance des frères, de se les attacher, et, pour cela, il usa de toutes sortes d'expédients. Pendant les vacances de 1825, croyant avoir préparé suffisamment les esprits à entrer dans ses vues, il réunit les frères, et pour mieux cacher le piège qu'il leur tendait, il leur parla longuement du bien que la société était appelée à faire, des différentes œuvres qu'elle embrassait. « Comme donc, conclut-il, les pères qui sont ici peuvent d'un jour à l'autre être appelés à divers ministères, il est nécessaire que vous choisissiez, tandis que nous sommes tous à votre disposition, celui que vous désirez pour vous conduire. Je vous suis assez dévoué pour me sacrifier pour vous; M. Terrailon, ainsi que M. Champagnat, vous porte le plus grand intérêt; toutefois, comme nous devons avoir chacun notre spécialité, et qu'il convient, pour plus d'unité, qu'un de nous soit particulièrement chargé de vous, je désire que vous me fassiez connaître celui que vous désirez pour vous diriger. Priez Dieu de vous éclairer, réfléchissez sérieusement avant de vous déterminer; ne vous arrêtez pas aux raisons que pourraient vous suggérer la chair et le sang; mais n'ayez en vue que la gloire de Dieu, l'intérêt de votre congrégation et le bien de votre âme. Quand vous aurez fixé votre choix, vous écrirez dans un billet le nom de celui que vous aurez élu; dans quelques minutes, je viendrai pour recueillir les suffrages. » Les frères, qui ne se doutaient de rien, firent avec simplicité ce qui venait de leur être commandé; et il ne leur vint même pas en pensée qu'il fût question de leur ôter celui qui les avait réunis, et que tous regardaient et aimaient comme leur père. Après s'être

recueillis un instant, ils écrivirent chacun leur billet, sans se consulter ni même se dire mot. M. Courveille étant rentré dans la salle et ayant fait le dépouillement des billets, trouva que presque toutes les voix étaient pour le Père Champagnat. A cette vue, jetant un regard sur le Père Champagnat, il lui dit avec une émotion qu'il ne put dissimuler : « On dirait qu'ils se sont entendus pour vous donner leurs voix. » Le Père Champagnat, qui ne voyait que sa propre indignité, loin de s'offenser du mauvais compliment qui lui était fait, entra facilement dans les sentiments de M. Courveille, et, persuadé que les frères n'avaient pas agi dans cette affaire avec assez de réflexion, demanda que le vote fût annulé et qu'on en vînt à une nouvelle épreuve. Mais, avant ce second tour de scrutin, il voulut parler aux frères. « Mes amis, leur dit-il, je crains bien que vous ne compreniez pas l'importance de l'affaire qui vous occupe. Le choix que vous venez de faire m'en est une preuve évidente. Si vous voulez, comme je n'en doute pas, que l'élection que vous faites soit selon la volonté de Dieu, vous devez vous dépouiller de votre esprit propre, ne consulter aucun motif humain, et n'avoir aucun égard aux sympathies que vous pourriez avoir pour moi. Ne pensez pas que je sois plus propre qu'un autre pour vous conduire, parce que je vous connais et que vous me connaissez depuis longtemps; au contraire, j'estime ces messieurs beaucoup plus capables que moi de vous diriger et de vous former; car n'ayant pas eu à s'occuper de travaux manuels, et s'étant livrés exclusivement à la piété et à l'étude de la religion, ils ont sur ces objets des connaissances que je n'ai point. Je n'ai pas, sans doute, l'intention de vous quitter; mais vous voyez que le soin des affaires temporelles absorbe tous mes moments, et que, malgré ma bonne volonté, je ne puis faire pour vous ce que je voudrais : il est donc nécessaire qu'un autre soit chargé de vous instruire et de vous diriger dans la piété. Ainsi, vous allez de nouveau implorer les lumières du Saint-Esprit et la

protection de Marie; vous réfléchirez mieux que vous n'avez fait, vous vous dépouillerez de tout sentiment, de toute vue humaine, et vous procéderez ensuite à une nouvelle élection. » Par obéissance les frères se soumièrent à tout. Cette nouvelle élection, comme la première, se fit avec un grand recueillement, et les frères agissaient avec tant de simplicité qu'il ne leur vint pas même en pensée de se concerter. Chacun ayant écrit son billet, le déposa, comme la première fois, dans le lieu désigné. M. Courveille, après en avoir fait le dépouillement, dit avec amertume : « C'est toujours le même résultat. » Puis, s'adressant au Père Champagnat, il ajouta : « Vous serez leur supérieur, puisqu'ils ne veulent que vous. » En effet, on ne voulait que lui; car il avait encore obtenu à peu près toutes les voix. La conduite des frères, en cette occasion, est une preuve sans réplique de leur bon esprit et de leur sincère attachement à leur pieux fondateur.

Cette année 1825 eut lieu la fondation de l'établissement d'Ampuis. M. Hérard, ancien missionnaire en Amérique, fit construire la maison d'école et assura aux frères une rente de six cents francs. Après la Toussaint, le Père Champagnat se proposa de visiter tous ses établissements, afin de s'assurer par lui-même de l'état des maisons, et de s'entendre avec les autorités municipales sur plusieurs choses qui intéressaient le bien des écoles, et qui ne pouvaient s'arranger sans son concours. L'institut avait alors dix maisons d'école, savoir : Saint-Sauveur, Bourg-Argental, Vanosc, Boulieu, Chavanay, Saint-Symphorien-le-Château, Tarantaise, La Valla, Charlieu et Ampuis. Le bon Père fit toutes ces visites à pied, et par un temps assez mauvais. Le voyage de Charlieu fut surtout très pénible, à cause des grandes pluies qu'il avait fait et qui avaient rendu les chemins impraticables. D'ailleurs, le Père Champagnat, qui était extrêmement dur pour lui-même, ne savait pas se ménager, et dans les voyages il ne prenait aucun soin de lui. On pourra en juger par la conduite qu'il tint dans un second voyage qu'il fit à Charlieu un peu plus

tard. Le soir, il prit la voiture à Saint-Etienne à neuf heures, arriva à Roanne à huit heures du matin, dit la sainte messe, et, sans rien prendre, s'en alla à pied à Charlieu, où il n'arriva qu'à une heure. En revenant, il partit de Charlieu à quatre heures du matin, dit la sainte messe à Roanne, prit un léger potage et vint dîner à Vandranges, qui est à six lieues de Roanne. Après le dîner, il se remit en route, et après avoir marché plusieurs heures, éprouvant une grande soif, il demanda à boire à une femme qui lui présenta du vin; mais il le refusa et ne prit qu'un peu d'eau. S'étant arrêté un moment dans cette maison, il se mit à faire le catéchisme aux enfants et leur distribua des médailles de la sainte Vierge. Le soir, étant à Balbigny, il coucha chez M. le curé. Le lendemain, il partit à quatre heures, dit la sainte messe après avoir fait quatre lieues; puis il se remit en route jusqu'à la Fouillouse, où il prit un potage avec quelques fruits. De la Fouillouse il vint sans s'arrêter à l'Hermitage, où il n'arriva qu'à sept heures du soir. Nous tenons tous ces détails d'un ouvrier qui l'accompagnait, et qui a déclaré que jamais il n'avait tant souffert de la faim que pendant ce voyage. « Plusieurs fois, dit-il, je fus tenté de l'abandonner et d'entrer dans une auberge pour manger. » Tel était le genre de vie que menait le Père Champagnat dans ses voyages : faut-il être étonné, après cela, qu'il ait usé si vite le fort tempérament que la nature lui avait donné, et qu'il soit mort à un âge si peu avancé?

A son retour à l'Hermitage, il éprouva de nouvelles difficultés avec M. Courveille. Cet ecclésiastique, qui avait été profondément blessé de la préférence que l'on avait donnée à M. Champagnat dans les élections des vacances, profita du temps où il fut seul à l'Hermitage pour en témoigner sa peine aux frères. Il écrivit même à ceux qui étaient dans les établissements des lettres pleines de reproches amers, parce qu'ils continuaient à s'adresser au Père Champagnat et à le traiter comme supérieur; prétendant que cette conduite était

un outrage qu'on lui faisait, et un manque de respect et de confiance qui ne pourrait qu'attirer la malédiction de Dieu sur l'Institut. Avec le Père Champagnat, il ne dissimula plus son chagrin et se mit à blâmer tout ce qu'il faisait. A son avis, les frères n'étaient pas bien dirigés, les novices n'étaient pas assez éprouvés, pas assez instruits, pas assez formés à la piété; la discipline de la maison n'était ni assez forte, ni assez monacale; le temporel n'était pas bien soigné et les dépenses étaient trop grandes; en un mot, le Père Champagnat ne savait pas administrer, et en conséquence il lui ôta la bourse. Mais cette bourse, en passant dans ses mains, n'en fut pas mieux garnie; souvent elle était vide, et alors la mauvaise humeur de M. Courveille se répandait en invectives contre le Père Champagnat.

Ces peines et ces chagrins que le pieux fondateur cachait soigneusement, et dont il dévorait tout seul l'amertume, joints aux fatigues des longs et pénibles voyages qu'il venait de faire, lui causèrent une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Pendant son voyage de Charlieu, il était déjà tout souffrant; mais ne tenant pas compte de son indisposition, non seulement il ne fit rien pour la combattre, mais il se livra encore, dès son arrivée, à des travaux très pénibles. Quoiqu'il se sentît consumer par une fièvre ardente, il voulut assister à l'office et à la messe de minuit, ainsi qu'à la grand'messe et aux vêpres du jour de Noël; et ce ne fut que le lendemain, fête de saint Etienne, que, ne pouvant plus se soutenir, il se mit au lit après avoir dit la sainte messe. La maladie fit de rapides progrès; et en peu de jours, elle en vint au point qu'on désespéra de lui sauver la vie, et que tout espoir de guérison fut perdu. Nous devons dire ici, à la louange de M. Courveille, qu'il parut très affligé de la maladie du Père Champagnat, et qu'il écrivit à tous les établissements pour enjoindre aux frères de prier et de faire prier pour obtenir la guérison du bon Père.

Quand l'état désespéré du malade fut connu dans le public,

les créanciers arrivèrent en foule et demandèrent à être payés. Comme on ne put les satisfaire, ils menacèrent de faire saisir le mobilier et de faire vendre la maison. Ils en seraient venus là, si le vénérable M. Dervieux, curé de Saint-Pierre, ne les eût fait appeler et ne se fût chargé de toutes les dettes. Quelques jours après, il en paya, en effet, pour six mille francs.

Mais ce n'était là que le commencement des tribulations. Dans la communauté, à la profonde douleur que causa la maladie du Père Champagnat, succéda un découragement complet; tous, frères et novices, étaient persuadés que s'il mourait, tout était perdu, et qu'il ne leur restait plus qu'à se retirer. Il est vrai que la conduite de M. Courveille n'était guère propre à les rassurer et à dissiper leurs craintes. Au lieu de calmer les frères, de les encourager, de les porter à la confiance et à la résignation, il s'aliéna tous les cœurs par une rigueur excessive et une sévérité outrée. L'inquiétude où chacun était sur son sort et sur l'avenir de l'Institut avait introduit le relâchement et la dissipation dans la maison; mais, avec un peu de prudence et une douce fermeté, il eût été facile de rétablir l'ordre et la discipline. Par malheur, on procéda tout autrement. Les premières infractions à la règle furent suivies de sévères répressions, ce qui excita un mécontentement général et augmenta le découragement. La dissipation et le mauvais esprit allant toujours croissant, M. Courveille crut que, pour en arrêter les progrès, il fallait employer des moyens énergiques. Il se mit donc à faire de grandes menaces, à imposer de fortes pénitences, et même à renvoyer quelques sujets. Cette mesure, loin de guérir le mal, ne fit que l'aggraver; car les frères, n'étant pas habitués à être conduits par la force, s'imaginèrent que c'était une voie détournée que l'on prenait pour les contraindre à se retirer, ce qui les irrita extrêmement. Enfin, ce qui acheva de les exaspérer, c'est que M. Courveille, les ayant réunis en communauté après leur avoir fait de vifs reproches, finit par leur